

Les fêtes de Noël en Norvège

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 56

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179009>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 22 décembre 1866.

Nous connaissons déjà la société dite la *Figie*, par une mascarade donnée le 2 janvier 1866. Malheureusement, le sujet de cette mascarade n'était pas des mieux choisis et il n'a pas laissé des souvenirs bien agréables à Lausanne. — On se souvient que M. le syndic avait conseillé à cette société de laisser la *bastonnade* pour prendre quelque glorieux épisode de notre histoire. Il avait parfaitement raison. Mais on avait déjà fait de nombreux frais de costumes, et il était trop tard pour revenir en arrière: la bastonnade fut simulée dans les rues de Lausanne.

Au 1^{er} janvier 1867, nos jeunes gens feront mieux; ils se sont souvenus des conseils qui leur avaient été donnés, et ont choisi pour sujet de leur représentation la *Bataille du Léman*, si bien interprétée par notre compatriote et célèbre peintre Gleyre.

Au nombre de 260 figurants, costumés comme les personnages du tableau et d'après les directions de M. L..., les membres de la société la *Figie* simuleront sur nos places publiques le *passage des Romains sous le joug*. Le char des prêtresses, traîné par des bœufs, les druides, rien ne sera oublié, pas même les petits enfants joufflus et moqueurs que le peintre a placé au premier plan de son tableau, et qui danseront autour des vaincus.

On nous assure que cette mascarade sera accompagnée d'une collecte au profit d'une œuvre de bienfaisance. S'il en est ainsi, nous ne pouvons qu'engager la population lausannoise à lui préparer un bon accueil.

L. M.

A l'approche du jour de Noël, nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant les curieux détails qui suivent, sur la manière dont cette fête se célèbre en Norvège. Ces détails sont dûs à la plume d'un écrivain distingué, M. L. Enault, qui a écrit sur ce pays un ouvrage très-intéressant. La Suède lui a fourni le sujet de *Christine*, ce délicieux roman que nous recommandons à nos lectrices. Enault a écrit, en outre, *Nadège*, *La vierge du Liban*, *Alba*, *Un amour en Laponie*, etc. Tous ces livres se font remarquer par un style d'une grande fraîcheur, des descriptions frappantes de naturel et de vérité qui les placent au premier rang des productions littéraires de notre époque.

L. M.

Les fêtes de Noël en Norvège.

Il n'est point de pays au monde où la bûche de Noël jette un plus joyeux éclat qu'en Norvège. La nuit même où le fils de Dieu devint le fils de l'homme, inaugure toutes les réjouissances de l'hiver. Depuis Noël jusqu'au jour des Rois, il y a deux semaines de fêtes, tout à la fois patriotiques et religieuses, qui se célèbrent avec une solennité que l'on ne retrouvera plus le reste de l'année. Un usage touchant, vraiment patriarcal, consacre les deux premiers jours de la fête aux domestiques qui, dans toutes les fermes, sont servis par leurs maîtres. Pendant ces deux jours, ces travailleurs de toute l'année vivent dans le repos et l'abondance. Après le festin, ce sont des chants et des danses qui se prolongent fort avant dans la nuit. Le Noël des maîtres ne commence qu'après celui des serviteurs. — Il est vrai qu'il se prolonge pendant près de deux semaines. Tout le pays est en liesse....

Nous apercevons d'abord, comme dans tous les pays septentrionaux, l'*arbre de Noël*, d'origine purement scandinave, souvenir du frêne sacré, nommé *ygdrasib*, dont la couronne de feuillage était sans cesse humectée par un nuage brillant, source de la rosée céleste, et qui s'élève, toujours vert, au dessus de la fontaine des *Nornes*, ces Parques de la Scandinavie.

En Norvège, l'arbre de Noël est un jeune sapin fraîchement coupé, qui, au milieu de la plus vaste salle de la maison, étale superbement ses branches verdoyantes, chargées de lumières, de fleurs et de fruits. Ce sont les présents de Noël, cachés sous de mystérieuses enveloppes et portant le nom des personnes à qui on les destine. — Quand l'arbre a été complètement dépouillé de ses fruits symboliques, on procède à la représentation théâtrale, intermède obligé des fêtes de Noël.

Les *Mystères*, ces compositions dramatiques et religieuses, qui firent jadis la joie de nos aïeux, pendant tout le moyen-âge, ont conservé pour les Norvégiens, que le théâtre n'a pas blasés, tout leur attrait d'émotion et de curiosité. Celui de ces mystères qui conserve plus que tous les autres le prestige de sa popularité, s'appelle le *Mystère de l'Etoile*. Il débute par un chœur chantant l'hymne antique, devant la petite crèche où dort, dans ses langes de dentelles, un enfant Jésus en cire blanche et rose.

Ce chœur se termine ainsi: « Sois le bienvenu, mon Dieu, mon frère, l'ami de mon âme; toi qui descends

du ciel sur la terre, sois le bienvenu ! Quoique tes faibles membres soient couchés sur la paille d'une crèche, chacun de ceux qui te voient veut réjouir ton amour ! »

Après ce prologue, commence le drame, dont les principales péripéties sont la *Naissance* dans l'humble crèche, l'*Adoration des Mages*, la *Persécution d'Hérode*, etc.

Le repas succède à la représentation dramatique, et le festin cède lui-même, un peu plus tard, la place à la danse.

Pendant les quinze jours que durent ces fêtes, on se visite beaucoup entre amis. Les travaux de la terre sont suspendus, et le grand repos de la nature semble vous inviter au plaisir. Déjà la plaine et la montagne, les vallées et les bois, ont reçu leur parure d'hiver. La neige durcie fait de la Norvège toute entière une vaste route ouverte à tous, et sur laquelle les traîneaux circulent dans tous les sens. A vingt lieues à la ronde on se regarde comme voisins, et l'on use de tous les privilèges du voisinage. Les invitations ne se font point par lettre close et particulière, mais chaque maître de maison dresse une liste générale des invités qu'il veut recevoir ; un patineur s'en va d'une ferme à l'autre ; il montre sa liste, et, en regard de son nom, chacun indique s'il accepte ou s'il refuse. On se réunit vers quatre heures. Il fait nuit depuis longtemps. Le tintement lointain des grelots annonce l'approche des convives, cachés encore par le détour du chemin, le coin d'un bois ou le repli du terrain. Tout à coup les traîneaux arrivent, cinq ou six à la fois ; on avertit le père de famille ; il paraît sous le porche avancé de son perron ; les serviteurs sortent au-devant des invités, la torche à la main. Les flammes semblent courir en reflets rouges sur la neige ; on arrête devant la porte les petits chevaux qui hennissent et frappent du pied la terre gelée, secouant leurs longues crinières emmêlées de givre et poudrées à frimas.

Au moment de son arrivée, on offre à chaque convive une tasse de thé ou de café. On cause en se promenant dans les grandes pièces du rez-de-chaussée, pour dégourdir les jambes, fatiguées d'une longue inaction dans le traîneau trop étroit. Quand tout le monde est réuni on apporte le *mellem-maalti* (le repas du milieu). C'est un plateau chargé de sandwiches, d'anchois, de tranches de langue de renne, ou de viandes fumées, et de petits morceaux de fromage. Chacun se sert et mange debout ; les femmes boivent un verre d'eau ; les hommes un verre d'eau-de-vie blanche. Bientôt on bat les cartes. Les jeux en vogue sont le *boston*, l'*hombré*, le *sirvenzel*, sorte de piquet savant, et la *mouche* à trois cartes. Le punch circule incessamment ; il est assez fort ; hommes et femmes y font également honneur. Vers huit heures on sert le souper. Qui a vu un souper norvégien en a vu mille. On présente d'abord un poisson coupé par tranches ; le plat fait le tour de la table et chacun se sert soi-même. Après ce premier service, on enlève la première assiette, sous laquelle chaque convive en trouve une seconde ; une servante, derrière sa chaise, essuie sa fourchette et son couteau qu'elle lui rend. Au poisson succède le gibier. Le gibier en cette saison, c'est le daim,

c'est le *ptårtnigan*, équivalent de notre coq de bruyère, c'est le *tiur*, espèce de gallinacée des bois, gros comme une poule d'Inde. Une succession de sauces accompagne chaque plat.

La maîtresse du logis ne s'assied jamais à table ; elle se tient debout derrière ses convives, circulant autour d'eux, allant de l'un à l'autre, comme pour voir s'il ne manque rien à personne. On ne voit du reste, dans ces festins, ni maîtres d'hôtels, ni valets de pied, robustes gaillards dont je suis toujours tenté de rire, quand je vois une assiette de porcelaine au bout de leurs bras d'Hercule. En Norvège, tout le service intérieur est confié aux femmes ; leur main, plus légère et plus délicate, s'acquitte mieux des soins domestiques ; elles ont tout à la fois plus de douceur, plus de prévenance et plus de délicatesse.

Le Norvégien, et c'est là un des traits les plus aimables de son caractère, aime que tout soit heureux autour de lui. Il convie à ses fêtes même les petits oiseaux affamés par le long hiver de la Norvège. Le matin de Noël on prend la plus belle gerbe dans les greniers, on la fiche au bout d'une perche sur le toit de la maison, et le premier moineau-franc qui aperçoit dans l'air l'heureuse gerbe à demi dénouée, pousse de petits cris gloutons, comme pour appeler les retardataires qui s'endorment dans le froid et dans la faim ; c'est plaisir de les voir s'élancer de toutes les cimes, voleter autour de la gerbe avec des ébats joyeux et mille cris impatients, puis tout à coup tomber sur elle comme un filet vivant, la couvrir du réseau de leurs ailes frémissantes, se disputer le même épi comme s'il n'y en avait point assez pour tous, et, quand la bande a fini son repas avide, éparpiller et perdre le grain qui reste. Ainsi veut-on qu'à l'exemple de l'homme les oiseaux puissent fêter Noël, et qu'il y ait un mouvement de joie dans toute poitrine palpitante.

Reymond le pensionnaire,

Nouvelle par Urbain Olivier. Lausanne, 1866 ; Georges Bridel. éditeur. 1 vol. in-12. Prix : 5 fr.

A chaque fin d'année, l'apparition d'un nouvel ouvrage de M. Urbain Olivier vient nous causer une agréable surprise. Après les *Récits de chasse*, les *Deux neveux*, l'*Hiver*, etc., vint, en 1865, l'*Orphelin*, cette charmante nouvelle qui est dans toutes nos bibliothèques et qui a été lue et relue de tous. Cet ouvrage fut suivi d'*Adolphe Mory*, du *Manoir du vieux Clos*, de la *Fille du Forestier* et de l'*Ouvrier*. Aujourd'hui, c'est le tour de *Reymond le pensionnaire*.

Voilà bien des volumes nés, en peu de temps, de la même plume. Et pourtant tous ont obtenu un égal succès, tous ont été accueillis avec une véritable joie. C'est une belle récompense, une satisfaction qu'obtiennent peu d'écrivains : nous nous en félicitons pour notre littérature nationale.

L'*Orphelin* semble avoir inauguré chez l'auteur une nouvelle série de publications qui ont un même genre et un même but. Son genre, à M. Olivier, ce sont des scènes de la vie champêtre, prises sur le fait, des des-